

LE

MAÇON POÈTE

COMÉDIE - ANECDOTE

EN UN ACTE ET EN VAUDEVILLES,

PAR MM. DUMERSAN ET SIMONNIN;

*Représentée, pour la première fois, à Paris ;
sur le THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, le Jeudi
21 Août 1806.*

~~~~~  
PRIX : UN FRANC 20 CENT.  
~~~~~

A PARIS,

Chez MALDAN, Libraire et Editeur de Pièces de
Théâtre, rue de la Grande-Truanderie, N^o. 10,
et, au 15 octobre, rue Saint-Denis, N^o. 169.

=====
1806.

PERSONNAGES. ACTEURS.

MICHEL, fils d'un architecte. M. FRÉDÉRIC.

MARIE, servante de la maison.

M^{me}. BLOSSEVILLE.

JEAN MONNET, directeur de l'Opéra-Comique.

M. SAINT-LÉGER.

ROBERT, maître-maçon.

M. HYPOLITE.

AUGUSTINE, sa fille.

M^{me}. DESMARES.

LACOTTERIE, maçon.

M. SEVESTE.

DUFEUILLET, libraire, amant d'Augustine.

M. AUGUSTE.

Ouvriers-maçons.

La Scène est à Belleville, près Paris.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *Avec vous sous le même toit.*

Du poète que l'on va voir
Aisément le nom se devine (1);
Il sut se bâtir un boudoir
Placé sur la double colline.
Ce jeune élève d'Apollon
Par un double attrait doit vous plaire :
Mais, Messieurs, bien qu'il soit maçon,
N'allez pas lui jeter la pierre.

Il n'y a d'Édition approuvée par les Auteurs, que celle signée par l'Éditeur, qui poursuivra les Contrefacteurs suivant toute la rigueur des lois.

(1) Que ceux qui ne le devinent pas, voient l'article du Journal de Paris, qui précède, ou les autres Journaux qui ont rendu compte du *Mçon Poète*.

LE
MAÇON POÈTE.

(*Le Théâtre représente une campagne ; à droite, une maison presque achevée ; les échafauds y sont encore placés ; à gauche, l'entrée de la maison de Robert ; çà et là des pierres et des matériaux de construction.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHEL, LACOTTERIE, Ouvriers, travaillant.

CHOEUR.

AIR : Chantons, chantons.

Allons,
Allons,
Travaillons
Avec courage :
Allons,
Allons,
En faisant l'ouvrage,
Chantons.

LACOTTERIE.

Mes amis, c'est demain
Que, par un doux hymen,
De mam'zelle Augustine
J'avais avoir la main.
J vous invite au festin,
Et vous m'verrez soudain
Près d' sa beauté divine
M'enivrer,.... mais sans vin.

T O U S.

Allons, etc.

LACOTTERIE, *criant.*

Hay!..... François, une truellée au sas.....

UN OUVRIER, *répondant.*

Ho!... ho!...

LACOTTERIE.

AIR: *de la Rose.* (Contredanse.)

Il faut travailler,
Pour payer
Le loyer
Qu'on doit,
Le vin que l'on boit.
C'est parce que j' n'avons
Pas d' maisons,
Que tant que j' vivrons,
Nous en bâtirons.

Il faut avoir d' l'intelligence
Pour réussir dans nos travaux.
Puisque j' avons des bras, je pense
Qu' il ne faut pas parait' manchots.

TOUS.

Il faut, etc.

MICHEL.

C'est l'héritage que vous venez de faire qui vous rend si gai,
M. Lacotterie?

LACOTTERIE.

Tu vois, Michel, j' avons hérité d' une douzaine de cents
francs, eh ben, j' n' en avons pas moins de cœur à l' ouvrage,
j' n' en sommes pas plus fier pour ça.

MICHEL.

Parbleu! pour douze cents francs!

LACOTTERIE.

C'est égal..... avec ça..... j' aurons une femme.

MICHEL.

Quand vous serez gris, vous lui ferez mille impertinences.

LACOTTERIE.

Quand j' serai de sang-froid, j' lui ferai des réparations.

MICHEL.

Vous serez souvent en besogne.

LACOTTERIE.

D'abord, c'est qu'une femme sera heureuse avec moi.

MICHEL.

Où-dà !... rendre sa femme heureuse !... un mâçon ivrogne ?

LACOTTERIE.

Un ivrogne n'est pas plus novice qu'un autre en amour.

AIR : *Les Voyages sont encor bons.*

Je compare ordinairement
Les femmes avec les bouteilles ;
Je les chéris étonnamment
Tant qu'ell's sont fraîches et vermeilles :
Tant qu'ell's s' laissent caresser,
Je n' peux pas me lasser
D'leux faire des vœux sincères ;
Mais j'ai coutume d' les laisser
Dès qu'ell's devienn'nt légères.

MICHEL.

Ah ! voilà M. Robert avec mademoiselle Augustine.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROBERT, AUGUSTINE.

ROBERT.

Bonjour, mes enfans.

LACOTTERIE.

Bonjour, M. Robert ; comment ça va-t-il aujourd'hui ?

ROBERT.

Comme à l'ordinaire.

AIR : *Que le Sultan Saladin.*

Je me lève sans chagrin,
Et je fais dès le matin
Ce que je faisais la veille,
Je caresse ma bouteille :
Si l'on me critique, eh bien !
Fort bien !... très-bien !...
Cela ne me gêne en rien.
Afin de noyer l'humeur noire,
Moi, je sais boire. (bis.)

LACOTTERIE.

Et moi aussi, M. Robert.

AUGUSTINE.

Nous le savons, M. Lacotterie.

ROBERT.

Oui, mais tu as un défaut, c'est que tu te grises, et ça ne vaut rien; vois-moi, si je suis jamais ivre.

LACOTTERIE.

Je ne sais pas comment vous faites.

ROBERT.

Je ne laisse rien dans mon verre; mais j'ai soin de ne pas le remplir trop souvent.

LACOTTERIE.

Allons, je me corrigerai.

ROBERT.

Et l'ouvrage, comment va-t-il?

LACOTTERIE.

Vous voyez.

ROBERT.

M. Monnet veut profiter de la belle saison pour habiter sa maison de campagne.

LACOTTERIE.

Il l'aura avant c'hiver. Et mon mariage, quand se fera-t-il?

ROBERT.

Dès que la maison sera finie.

LACOTTERIE, *courant à la maison.*

A l'ouvrage, camarades!... (*Il monte à l'échelle.*) M. Robert, je travaille. (*à part.*) C'est drôle de faire un mariage comme ça.....

MICHEL, *à part.*

Il aura beau dire et faire, je ne le crois pas aimé.

AUGUSTINE.

Tenez, M. Lacotterie, franchement, c'est que je n'aime pas votre état.

ROBERT.

Comment? son état! N'est-ce pas aussi le mien?... Et parce que tu as été élevée à Paris, chez la tante, qui faisait de l'esprit, faut-il mépriser un métier utile?

AUGUSTINE.

Je ne le méprise pas, mais je ne veux pas épouser un mâçon.

ROBERT.

Qui veux-tu donc épouser?... un marquis?...

AUGUSTINE.

Non, un homme de lettres.

ROBERT.

Tu es folle.

AUGUSTINE.

C'est mon goût.

ROBERT.

AIR : de la Pipe de tabac.

Du palais jusqu'à la chaumière,
Tout prouve, dans un bâtiment,
Que mâçons et tailleurs de pierre
Travaillent très-solidement ;
Luttant contre plus d'un orage,
Mieux que maint auteur d'aujourd'hui,
D'un mâçon. l'on verra l'ouvrage
Vivre encor long - temps après lui.

MICHEL.

M. Robert, ne dites pas de mal des auteurs.

ROBERT.

Tiens, te v'là, Michel? je n'avais pas fait attention à toi. Eh ben! comment va le travail, mon garçon?

MICHEL.

Ce n'est pas le courage qui me manque.

ROBERT.

Ah! je crois bien. Malgré cela, élevé avec soin, et peut-être un peu gâté, être obligé de tailler des pierres, c'est dur!...

MICHEL.

Je suis jeune, et moins à plaindre que si j'avais contracté l'habitude de la mollesse et de l'oisiveté.

ROBERT.

Bien, bien. Ah ça, je vais trouver M. Monnet; il est près d'ici, chez M. Favart, son ami; toi, Augustine, veille à ce qu'on travaille jusqu'à neuf heures.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, *excepté Robert.*

LACOTTERIE.

Comment mam'zelle Augustine va avoir les yeux sur nous !..

MICHEL.

C'est plutôt nous qui aurons les yeux sur elle.

AUGUSTINE.

Allons, M. Lacotterie, travaillez.

LACOTTERIE, *descendant auprès d'elle.*

Plait-il, mam'zelle?... C'est que j' n'entendons pas d'là-haut, v'la pourquoi j' m'approchons..... Et puis, il faut ben aussi que j'vous fassions un petit doigt de cour....

AUGUSTINE.

Mon Dieu, M. Lacotterie, faut-il toujours vous répéter la même chose?... Je vous ai dit que votre état ne me plaisait pas.

LACOTTERIE.

Parce que je l'exerce, j'en suis sûr.

MICHEL.

Cela se pourrait bien : mademoiselle Augustine a trop d'esprit pour mépriser l'état de son père.

AIR : *Ne crois plus à mon trépas.* (de la Belle Marie.)

Il faut, à chaque métier,
Que toujours l'honneur préside :
On le voit servir de guide
Au laboureur, au guerrier.
Qu'un médecin soit barbare,
Qu'un financier soit avare,
Qu'un avocat soit ignare,
Qu'un juge soit tracassier,
Ils nous feront bien voir comme
L'état n'avilit pas l'homme,
Mais aussi comme un pied-plat
Avilit un noble état.

LACOTTERIE.

Tout ça est bon ; mais au point où en sont les choses..... j'peux.....

(*Il veut prendre la main d'Augustine.*)

AUGUSTINE, *refusant.*

Les choses n'en sont pas où vous croyez.

LACOTTERIE.

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?

MICHEL.

Neuf heures. (*Les ouvriers quittent l'ouvrage.*)

LACOTTERIE.

Mais, mam'zelle Augustine, songez donc qu'il faut.....

MICHEL.

Aller déjeuner.

LACOTTERIE.

En ce cas, allons. Je suis sûr qu'après ça, le moment sera plus favorable.

(*Il sort avec les ouvriers, en chantant :*)

Allons,
Allons,
Déjeûnons ;
Avec courage,
Chantons,
Chantons,
A l'ouvrage
Nous reviendrons.

SCÈNE IV.

AUGUSTINE, MICHEL.

AUGUSTINE.

Pourquoi donc n'allez-vous pas déjeuner avec les autres, M. Michel ?

MICHEL.

On va m'apporter ici ce qu'il me faut pour ma journée.

AUGUSTINE.

Il paraît que vous n'êtes pas heureux ?

MICHEL.

Pourquoi donc, mam'zelle ?... Parce que je fais cet état pour subsister avec ma famille ? Ne faut-il pas que tout le monde travaille ?

AIR : *A moins que dans ce monastère.*

Calment je supporte l'ouvrage ;
Je brave fatigue et chagrin :
Oui, je travaille avec courage,
Pour me soumettre à mon destin.
C'est la loi que nous devons suivre :
Chacun n'a-t-il pas son métier ?
On doit vivre pour travailler,
Puisqu'il faut travailler pour vivre.

Mais c'est vous qui n'êtes pas gaie, mademoiselle Augustine.

AUGUSTINE.

Ah! chacun a ses peines : les plus cruelles sont celles du cœur.

MICHEL.

Vous voulez parler de votre amour contrarié?

AUGUSTINE.

Je n'épouserai jamais Lacotterie.

MICHEL.

Je vois que vous aimez.

AUGUSTINE.

Certainement!.... Ce pauvre Dufeuillet! il ne sait pas ce que l'on trama contre lui. Mon père, en partant brusquement de Paris, ne m'a pas seulement laissé le temps de lui apprendre que nous venions à Belleville.

MICHEL.

Il fallait lui écrire.

AUGUSTINE.

D'abord, le bureau de mon père est fort mal monté; il n'a ni plume, ni encre; et puis, c'est que.... je ne sais pas trop bien écrire.

MICHEL.

En vérité?....

AUGUSTINE.

Mon père a fort négligé mon éducation; mais je veux épouser un homme de lettres; afin de réparer le temps perdu.

MICHEL.

Mademoiselle, si je puis vous être utile.... disposez de moi.

AUGUSTINE.

Est-ce que vous savez écrire, vous, M. Michel?....

MICHEL.

Sûrement; et j'ai sur moi un bureau portatif... Voulez-vous me dicter?
(*Il se pose sur la pierre.*)

AUGUSTINE.

Mais est-il bien décent?...

MICHEL.

Je serai d'une discrétion.....

AUGUSTINE, dictant.

Belleville, près Paris, ce.....

AIR : *Un bandeau couvre les yeux.*

Mon ami, loin de mes yeux,
Es-tu toujours amoureux?....
Tu diras oui, sans doute.
Viens me voir en ce séjour;
Mais, aveuglé par l'amour,
Ne te perds pas en route.

MICHEL.

Je trouve assez bien, en effet,
Ce petit billet.

AUGUSTINE.

Ensemble, avant de l'envoyer,
Il faut relire ce papier.

MICHEL.

Très-volontier.

(*Ils recommencent ensemble.*)

AUGUSTINE.

C'est cela.

MICHEL, prêt à mettre l'adresse.

Le nom, l'état, la demeure?

AUGUSTINE.

Dufeillet, libraire, rue Saint-Jacques.

MICHEL.

Un libraire!..... Mademoiselle Augustiné, votre amant est libraire?....

AUGUSTINE.

Oui, M. Michel.

MICHEL.

Ah! quel service vous pourriez me rendre!....

2.

AUGUSTINE.

Parlez; de quoi s'agit-il?

MICHEL, *montrant un manuscrit.*

Permettez que j'écrive au bas de votre lettre que vous vous intéressez à l'auteur de ce manuscrit, et que vous le recommandez à M. Dufeillet.

AUGUSTINE.

Avec plaisir.

MICHEL.

En ce cas, j'écris. *(Il ouvre la lettre, et écrit.)*

AUGUSTINE.

Ce manuscrit.... Mais que contient-il?....

MICHEL.

Ah!... presque rien; ce ne sont que des rondeaux, des couplets.....

AUGUSTINE.

Des couplets!.... et vous appelez cela rien, M. Michel?...

MICHEL.

Vous aimez donc une jolie chanson?

AUGUSTINE.

Mais oui, je vous assure.

AIR NOUVEAU.

Un chanson légère
A toujours droit de plaire;
Elle est la messagère
Des ris et de l'amour.

Mainte beauté trop fière,
Long-temps fait la sévère;
Près de la femme altière
Qu'il vienne un troubadour :

Une chanson légère,
Bientôt saura lui plaire;
Elle sera moins fière,
Et chantera l'amour.

Qu'un nouveau militaire
Tremble dans la carrière;
Qu'il redoute la guerre
Et le son du tambour :

Une chanson guerrière
Lui sera salulaire;
Il va, d'une voix fière,
Chanter Mars et l'Amour.

D'un censeur trop sévère
La plume atrabilaire
Fait, hélas! sur la terre,
Tout trembler chaque jour:

Une chanson légère
Peut narguer sa colère,
Et le critique austère
Va trembler à son tour.

Donnez, je vais signer la lettre, et la cacheter moi-même.

(Elle prend la lettre, et sort.)

S C E N E V.

M I C H E L, *seul.*

Voilà une excellente occasion! Je vais donc livrer mes essais au public .. Comment les recevra-t-il? C'est bien peu de choses qu'un Recueil de chansons; mais il faut commencer. Un coup du sort peut m'enrichir..... Si mes vers pouvaient trouver des lecteurs !.... Je ne sais pas si cela se vend cher... ..

A I R : *Du partage de la richesse.*

Les beaux vers; si je puis en croire
De bien du monde les propos,
Ne rapportent que de la gloire,
Pour le prix des plus longs travaux.
Ces discours sont assez croyables,
Oui, quand maint auteur à Paris
Dit que ses vers sont impayables,
Le libraire est de son avis.

S C E N E V I.

M I C H E L, M A R I E.

M A R I E, *portant un petit panier.*

Bonjour, mon ami.

M I C H E L.

Ah! c'est toi, Marie? comme tu as chaud! Assieds-toi donc.

M A R I E.

C'est toi, mon enfant, que nous devons plaindre.

M I C H E L.

Me plaindre ! et pourquoi ?

A I R : *Du comte d'Albert.*

Je suis heureux.....

A ma mère chérie

Consacrer ma vie

Et mon industrie,

Voilà tous mes vœux.

M A R I E.

Mais, mon enfant,

Je connais ta faiblesse ;

Ta grande jeunesse

Rend de ta tendresse

L'effort impuissant.

M I C H E L.

Je n'eus jamais du malheur

Peur :

Le sort peut changer désormais,

Mais

Du travail je me fais la loi,

Moi.

Tu vois mon courage en frappant ,

-Pan.

E N S E M B L E.

M I C H E L.

Je suis heureux.....

A ma mère chérie

Consacrer ma vie

Et mon industrie,

Voilà tous mes vœux.

De son enfant

Ne crains pas la faiblesse ;

Malgré ma jeunesse ,

Crois que ma tendresse

Rend mon bras puissant.

M A R I E.

Il est heureux :

A sa mère chérie

Il offre sa vie

Et son industrie ;

Voilà tous ses vœux.

Mais, mon enfant,

Je connais ta faiblesse ;

Ta grande jeunesse

Rend de ta tendresse

L'effort impuissant.

M A R I E.

Ta mère aurait quelque espoir, si elle n'était pas poursuivie
par des créanciers inhumains.

MICHEL.

Comment !... toujours.... C'est son maudit propriétaire !
Pour quelques termes que nous lui devons....

MARIE.

Elle a frappé à toutes les portes, personne n'a voulu l'entendre.

MICHEL, *montrant son manuscrit.*

Tiens, ma bonne, j'ai là un ouvrage....

MARIE.

Toujours des vers ! tu es donc incorrigible ? Encore, si cela pouvait te rapporter quelque chose !

MICHEL.

C'est peut-être moins mauvais qu'on ne croit, et je pourrai être utile à ma mère.

S C È N E VII.

LES MÊMES, AUGUSTINE, *derrière.*

AUGUSTINE, *tenant sa lettre.*

Il parle de sa mère ; il ne faut pas interrompre cet entretien.

MARIE.

Tu sais ce que ton père te disait, quand on n'a pas de fortune, c'est un triste état que celui d'auteur.

MICHEL.

Faut-il donc être riche pour avoir de l'esprit ?

MARIE.

Je n'en sais rien ; mais j'ai entendu dire qu'avoir de l'esprit, n'était pas le moyen de devenir riche.

AIR : *Du Vaudeville des Mamelucks.*

L'ignorant, dans la finance,
Acquiert châteaux et palais,
Mais l'esprit et la science
Ne t'enrichiront jamais.

MICHEL.

Les plus simples maisonnettes
Nous plaisent mieux.

MARIE.

Pour raisons ;

Car on dit que les poètes
Vont aux petites maisons.

MICHEL.

Tiens, Marie, tu n'entends rien à cela.

AIR : *Du Vaudeville des toits.*

De tous ces vains discours j'enrage,
Ma bonne, à quoi donc sert l'éclat !
Auteur, mâçon, double avantage
Accompagne mon double état :
Auteur, si dans un art que j'aime,
J'ai des revers ou des succès,
Mâçon, je bâtirai moi-même
Mon hôpital ou mon palais.

Mais apprends que je vais avoir, pour un libraire de Paris,
une lettre de recommandation.

MARIE.

Pour un libraire..... Il se moquera de toi.

AUGUSTINE, *approchant.*

Oh! madame, je suis sûre qu'il sera bien reçu. M. Michel,
voici la lettre. (*Elle lui donne la lettre.*)

MICHEL.

Tiens, ma bonne, charges-t'en; remets ce manuscrit au li-
braire, et demande-lui une prompte réponse.

MARIE, *prenant la lettre et le manuscrit.*

Nous en avons besoin. J'y vais sur-le-champ: ce soir, quand
tu rentreras, je te la donnerai. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

MICHEL, AUGUSTINE.

MICHEL.

Me voilà bien content; j'ai beaucoup d'espoir.

AUGUSTINE.

Et moi aussi. Je suis sûre que M. Dufeillet viendra tout de
suite ici. Mais, en attendant, comment retarder mon mariage
avec Lacotterie?

MICHEL.

Je m'en charge, soyez tranquille.

AUGUSTINE.

Je crois entendre M. Monnet avec mon père.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, MONNET, ROBERT.

MONNET.

Vous croyez donc, Robert, que ma maison sera prête?

ROBERT.

Oui, M. Monnet, je vous l'ai promis.

AUGUSTINE.

Elle est jolie votre maison, M. Monnet; la salle à manger est bien grande.

MONNET.

Et la cave aussi, n'est-ce pas? C'est que je recevrai nombreuse compagnie.

AIR : *Du Vaudeville du Rémouleur.*

Ici, de l'Opéra-Comique
J'aurai plus d'un auteur joyeux;
Le refrain piquant ou bachique
Viendra s'aiguiser dans ces lieux.
Des auteurs la race est gourmande;
Et d'ailleurs, si près de Paris,
Plus la salle à manger est grande,
Plus on peut se faire d'amis.

MICHEL.

Il a raison.

MONNET.

Un salon me semble inutile;
Un boudoir offre des attraits,
Et surtout pour le Vaudeville,
Qui pourtant ne boude jamais.
Pour placer le Beaune, le Grave,
Pour tenir frais chaque tonneau,
Il me faut une bonne cave,
Digne des auteurs *du Caveau.*

MICHEL.

Monsieur, vous connaissez ces Messieurs de l'Opéra-Comique?

MONNET.

Si je les connais! je suis leur directeur:

MICHEL.

Vous êtes le directeur de.....

MICHEL.

Travaille donc, Michel, travaille donc.

MONNET.

Il est curieux ce jeune homme. (*apercevant des vers crayonnés sur les murs.*) Qu'est-ce que cela? Comment, Robert, déjà les murs de ma maison barbouillés! c'est bien le moins que je les trouve blancs, en sortant des mains des çons.

AUGUSTINE.

Ce sont les enfans du pays qui se sont amusés.....

ROBERT.

J'ai plutôt idée que c'est Michel.... Il est toujours à grifonner.

MONNET.

Comment, Michel?.... Je ne me trompe pas, ce sont des vers..... Voyons les vers des poètes de Belleville..... C'est un couplet : est-il de votre façon, mon ami.

MICHEL, avec un grain d'amour-propre.

Oui, Monsieur.

MONNET.

Eh bien, chantez-le nous. Ecoutons le couplet de M. Michel.

MICHEL.

AIR NOUVEAU.

Une fille est un oiseau
Qui semble aimer l'esclavage;
Et ne chérir que la cage
Qui lui sert de berceau;
Ses charmes, son badinage,
Ses caresses, son langage,
Font croire que tout l'engage
Dans un séjour plein d'attraits;
Mais ouvrez-lui la fenêtre,
Zeste, on la voit disparaître,
Pour ne revenir jamais.

MONNET.

Pas mal : il y a, dans ce couplet, de la naïveté, de l'esprit. Mais est-il bien de vous ?

MICHEL.

Quel soupçon !

AUGUSTINE.

C'est que vous ne savez pas que M. Michel est poète.

MONNET.

En effet, ce jeune homme a l'air.... Qui êtes-vous, mon ami?

MICHEL.

Fils d'un architecte estimé, de Paris.

MONNET.

Ah! j'y suis : un petit mauvais sujet qui aura déserté la maison paternelle, et qui, nouvel enfant prodigue, est obligé de tailler des pierres pour vivre.

AUGUSTINE.

Oh! mon Dieu non, M. Monnet ; c'est un bien bon sujet que M. Michel ; c'est lui qui nourrit sa mère, ses frères, ses sœurs.

MONNET.

Est-il vrai ?

MICHEL.

AIR : *En deux moitiés, dit-on, le ciel. (de la Jeune Mère.)*

C'est un vrai plaisir pour mon cœur,
Que celui de leur être utile ;
Toujours il double mon ardeur,
Et me rend le travail facile.
Bravant la peine et les soucis,
Ma tâche me paraît légère ;
Rien est-il plus doux pour un fils
Que de travailler pour sa mère !....

MONNET.

Qui vous a réduit....

MICHEL.

Des malheurs dont le détail serait trop long.

MONNET.

Mais, dites-moi, mon ami, vous avez donc fait des études ?

MICHEL.

A treize ans, je fus forcé de quitter le collège.

MONNET.

Vous faites quelquefois des vers ?

MICHEL.

Quand je puis quitter le marteau, c'est ma plus douce occupation. Ah! M. Monnet, puisque vous êtes directeur de spectacles.....

MONNET.

Eh bien !

MICHEL.

Si j'osais....

ROBERT.

Parlez, mon ami.

MICHEL.

J'ai fait un petit plan d'opéra-comique.

MONNET.

En vérité ? Qu'est-ce que c'est ?

MICHEL.

On ne s'avise jamais de tout.

MONNET.

Sans doute ; et vous pouvez avoir trouvé un sujet dont on ne se soit pas encore occupé... c'est ?.....

MICHEL.

On ne s'avise jamais de tout.

MONNET.

Voilà deux fois que vous le dites.

MICHEL.

Et vous ne l'avez pas encore entendu ? C'est le titre de ma pièce.

MONNET.

Ma foi, je ne me serais pas avisé de celui-là... Il est bon, je vous engage à le travailler. Vous ne pouviez choisir un meilleur guide que notre excellent fabuliste.

AIR : *Par hasard ce bon Lafontaine.*

Dans ses vers le bon Lafontaine,
Toujours naïf, toujours plaisant,
Rencontrant la raison sans peine,
Nous instruit en nous amusant :
Lorsqu'à l'esprit la grace unie
Fit par-tout admirer son goût,
Lui seul ignorait son génie :
Mais peut-on s'aviser de tout.

MICHEL, *lui donnant un manuscrit.*

Monsieur... je l'ai déjà esquissé... pourrai-je espérer ?.....

MONNET.

Donnez, je lirai cela.

AIR : *Des Fleurettes.*

Dans la route nouvelle
Que vous allez tenir ,
De l'ardeur et du zèle
Vous feront réussir :
Ne vous laissez point abattre ,
Si le travail vient vous lasser.

M I C H E L.

Je ferai , pour commencer ,
Le Diable à Quatre.

M O N N E T.

Et pour que vous ne manquiez pas de conseils , je vous ferai
faire connaissance avec nos amis.

AIR : *de Molière à Lyon.*

Votre sort semble décidé ,
Par l'ardeur dont votre ame est pleine ;
A Piron , Favart et Vadé,
Je vous présenterai sans peine.
Aux leçons il faut vous plier ,
Et l'on s'empressera peut-être
D'accueillir en vous l'écolier
Qui peut un jour devenir maître.

M I C H E L.

Flatté de cet heureux espoir ,
Et comptant sur leur indulgence ,
Je saurai remplir le devoir
Qu'impose la reconnaissance.
Lorsqu'il peut cueillir un laurier ,
Qu'au Pinde on lui garde... peut-être ,
Quel doux plaisir pour l'écolier !...
Mais combien d'honneur pour le maître !

M O N N E T.

Venez avec moi : si Favart n'est pas parti , je vais vous
présenter à lui.

M I C H E L.

Mais , M. Monnet , en tablier ! en veste ! Permettez au moins
que j'aie m'habiller.

M O N N E T.

Cela n'est pas utile , venez.

MICHEL.

Je vous suis.

AUGUSTINE, *bas à Michel.*

Vous vous en allez, et vous m'aviez promis....

MICHEL.

Je vais revenir : ne craignez rien.

SCENE X.

AUGUSTINE, ROBERT.

ROBERT.

Eh bien, ce petit Michel, voilà une jolie espérance qui se présente là pour lui.

AUGUSTINE.

Vous voyez, mon père, voilà ce que c'est que d'avoir de l'esprit; et si vous me laissez épouser M. Dufeuillet

ROBERT.

Laisse donc.... laisse donc, avec ton Dufeuillet... Qui aurait dit que j'avais là, parmi mes tailleurs de pierres, un auteur. Crois-tu qu'il continue de travailler pour moi ?

AUGUSTINE.

Je le crois.

ROBERT.

Dame, à présent qu'il est dans le chemin du... du...

AUGUSTINE.

Du Parnasse ? cela ne fait rien.

AIR : *Du Vaudeville de Gentil-Bernard.*

Chez un roi de la Thessalie,
Autrefois exilé, dit-on,
Apollon, pour gagner sa vie,
Fut obligé d'être maçon.
L'histoire que je vous répète
Doit leur donner une leçon :
Que monsieur Monnet soit Admète,
Et que Michel soit Apollon.

SCENE XI.

LES MÊMES, LACOTTERIE, *ivre.*

ROBERT.

Eh bien, tu es seul ? où sont donc tes camarades ?

LACOTTERIE.

Ils sont au cabaret.

ROBERT.

Est-ce que la maison va rester là ?

LACOTTERIE.

N'avez-vous pas peur qu'elle s'en aille ?

ROBERT.

Mais, est-ce que c'est fête aujourd'hui ?

LACOTTERIE.

C'en est ben deux : mon héritage et mon mariage.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Mon oncle part pour l'autre monde,

Je le pleure sincèrement,

Bientôt chez moi l'argent abonde,

Il faut l'employer sagement.

Je pense alors au mariage,

Et je dis à nos ouvriers :

Puisqu'il me vient un héritage,

V'la qu'il me faut des héritiers.

ROBERT.

Qu'est-ce que ça veut dire ?

LACOTTERIE.

Que je veux me marier aujourd'hui... ou ben, au d'fable l'ouvrage ; j'emmène tous les compagnons.

MICHEL.

Décidément ?

LACOTTERIE.

Oui, beau-père, aujourd'hui, ou jamais.... Moi, j'ai un héritage, et j'veux que mam'zelle en profite.

AUGUSTINE.

Mais ce n'est pas pressé, Monsieur.

LACOTTERIE.

Voyons, père Robert, décidez-vous, ou je vas boire le reste de mon argent.

AUGUSTINE.

Laissez-le boire, mon père, laissez-le boire.

ROBERT.

Je n'ai qu'une parole, et je la tiendrai ; ne vas pas faire une pareille sottise.

AUGUSTINE.

Ah! mon Dieu!... mon Dieu!..

LACOTTERIE.

AIR : *De la Maréchale.*

Il faut, mon cher beau-père,
Aller chez le notaire.
Croyez-moi, cette affaire
Aujourd'hui doit finir.

ROBERT.

Que réponds-tu, ma chère,
A ce pressant désir?
Son ardeur doit te plaire,
Et tu vas consentir.

AUGUSTINE.

Vous n'allez pas, j'espère,
Me désoler, mon père.
Retardons cette affaire :
Pourquoi sitôt finir?
Un autre a su me plaire,
Ne forcez pas mes vœux :
Ce choix me désespère....

ROBERT.

Ma fille, je le veux,

ENSEMBLE.

ROBERT.

LACOTTERIE.

AUGUSTINE.

Je serai ton beau-père;
Je vais chez le notaire :
Terminons cette affaire,
Ma fille, je le veux.

Il faut, mon cher beau-père,
Aller chez le notaire :
Terminons cette affaire;
Elle comble mes vœux.

Vous n'allez pas j'espère,
Me désoler, mon père,
Retardons cette affaire,
Ne forcez pas mes vœux.

SCÈNE XII.

LACOTTERIE, AUGUSTINE.

LACOTTERIE.

C'est fini, mam'zelle, ce soir vous serez madame Lacotterie.

AUGUSTINE.

Jamais!

AUGUSTINE.

C'est ce que j'allons voir.

AUGUSTINE.

Dufeillet qui n'arrive pas.

LACOTTERIE.

Qu'est-ce que c'est que Dufeillet ?

AUGUSTINE, *ne l'écoutant pas.*

Michel m'avait bien promis de faire retarder la signature du contrat !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MICHEL, Mâçons.

MICHEL.

Allons, mes amis, de la mémoire et de la voix : nous allons faire un Opéra-Comique tout entier.

LACOTTERIE.

Qu'est-ce que tu dis donc là, Michel ?

MICHEL.

Que nous vous préparons un joli divertissement pour célébrer votre mariage.

LACOTTERIE.

Ah ! c'est bien, ça !

AUGUSTINE, *à Michel.*

Se peut-il?... Quoi ! M. Michel ?...

MICHEL, *à Augustine.*

Chut ! ne dites rien ; il s'agit d'un de mes ouvrages que je veux faire connaître à M. Monnet, sans qu'il sache d'abord que j'en suis l'auteur.

LACOTTERIE.

Qu'est-ce que c'est donc que ce divertissement ?

MICHEL.

Vous allez voir, nous allons le répéter.

LACOTTERIE.

C'est agréable d'avoir un de ses amis poète ! ça vous fait des petites drôleries... Il faut que tu aies le diable au corps, Michel ?

MICHEL.

Cela se peut.

AIR : *De la Cinquième édition.*

Bien souvent on a répété,
En parlant de cette manie,
Qu'il faut du diable être tenté
Pour se mêler de poésie.

Des Muses la protection
Peut devenir mon patrimoine :
Cédant à la tentation,
J'ai fait celle de Saint-Antoine.

LACOTTERIE.

Saint-Antoine ? Justement , c'est mon patron.

MICHEL.

Tant mieux. Allons, mes amis, notre chœur général, Ecoutez bien, M. Lacotterie.

LACOTTERIE.

Non, non ; je ne veux pas voir la répétition, afin d'avoir la surprise. D'ailleurs, le papa Robert m'attend pour signer mon contrat.

MICHEL, *aux maçons.*

C'est ce qu'il faut empêcher, mes amis : partez.

TOUS, *entourant Lacotterie, et chantant.*

Ciel ! l'univers va-t-il donc se dissoudre !
Quel bruit, quel cris, quel horrible fracas !
Devant moi je vois la foudre ;
Elle tombe par éclats.
Tout est en poudre
Sur mon grabat. Grand Dieu ! du haut des cieux,
Vois ma disgrâce,
Et par ta grâce,
Fais que je chasse
L'enfer de ces lieux.

LACOTTERIE.

Quel sabat ! Je vais chez le notaire.....

MICHEL, *l'arrêtant par le bras.*

AIR : *Du haut en bas.*

C'était ainsi
Qu'Antoine exprimait ses alarmes,
C'était ainsi
Qu'Antoine exprimait son souci,
Lorsque le diable par ses charmes
Venait chez lui faire vacarme.

LACOTTERIE.

C'était ainsi !

Adieu, messieurs.

(*Il veut sortir.*)

MICHEL , *aux mûçons.*

AIR : *De la Pierre-Fitoise.*

Courez vite, prenez le patron,
Et Faites-le moi danser en rond.

T O U S.

Courons vite, prenons le patron,
Tirons-le par son cordon,
Bon!

L A C O T T E R I E.

Messieurs les mûçons, laissez-moi donc.

T O U S.

Non,
Tu chanteras,
Tu danseras,
Tu sauteras.

Courons vite, prenons le patron,
Et faisons-le tous danser en rond.
Courons vite, prenons le patron,
Tirons-le par son cordon.
Bon!

L A C O T T E R I E.

Messieurs, si vous êtes les diables, je ne suis pas Saint-An-
toine !
(*Il se sauve.*)

M I C H E L.

Courez après lui, qu'il n'aille pas chez le notaire.

T O U S.

Courons vite, etc.
(*Ils le poursuivent.*)

SCÈNE XVI.

AUGUSTINE, MICHEL.

M I C H E L.

Vous, mademoiselle Augustine, allez rejoindre votre père,
et tâchez de lui faire entendre raison.

AUGUSTINE.

S'il pouvait retarder jusqu'à l'arrivée de Dufeillet!

†

MICHEL.

Vous voilà débarrassée de Lacotterie ; il ne signera pas le contrat aujourd'hui, c'est le principal.

AUGUSTINE.

Ah ! M. Michel, que je vous remercie ! Je vais bien vite rejoindre mon père. *(Elle sort.)*

SCÈNE X V.

MICHEL, *seul.*

J'ai fait ce que j'ai pu pour obliger Augustine, elle m'a rendu service, je lui devais la pareille. Mais pensons à la poésie : oh ! si je pouvais réussir dans les ouvrages que je médite.....

AIR : *Femme à qui l'on dit.*

Cherchant la réputation,
Un jour je l'obtiendrai, je gage !....
Comme ce *Richard Cœur-de-Lion*
Me donne du cœur à l'ouvrage !
Je gage encor.... Mais quel désir
Vers l'avenir porte ma vue....
Oui, parbleu ! je puis m'enrichir
Par une *Gageure Imprévue.*

SCÈNE X VI.

MICHEL, DUFUUILLET.

DUFUUILLET.

Mon ami, êtes-vous de Belleville ?

MICHEL.

Non, Monsieur ; mais, comme vous voyez, j'y travaille.

DUFUUILLET.

Pourriez-vous me dire où je trouverai M. Michel ?

MICHEL.

M. Michel.... Quelui voulez-vous, Monsieur ?

DUFUUILLET.

Je le cherche pour de l'argent.

MICHEL, *à part.*

Dieu !.... Serait-ce quelqu'huissier, quelque récors ? *(haut.)* Monsieur, je le connais ; mais je doute fort qu'il qu'il puisse vous donner de l'argent....

D U F E U I L L E T .

Et qui vous dit que je viens lui en demander ?... Au contraire , je lui en apporte.

M I C H E L .

Vous lui en apportez , Monsieur ?... C'est moi qui suis Michel.

D U F E U I L L E T .

Laruse est trop grossière.

M I C H E L .

La ruse !... Que voulez-vous dire ?

D U F E U I L L E T .

C'est donc une plaisanterie.

M I C H E L .

Non , Monsieur.

D U F E U I L L E T .

Allons , dites-moi , s'il vous plaît , où demeure M. Michel ?

M I C H E L .

A I R : *Mon Dieu ! qu'ta mère est donc sauvage.*

Michel est fils d'un architecte :
De son père aimant le métier ,
En sa mémoire qu'il respecte ,
Toujours on le voit travailler ;
Et comme , dans son infortune ,
Il n'a pas de maison... on dit
Qu'en attendant qu'il en ait une
Pour les autres il en bâtit.
En attendant , etc.

D U F E U I L L E T .

Comment ! M. Michel serait votre camarade ?...

M I C H E L .

Oui... Il fait le même état que moi.

D U F E U I L L E T .

Un poète mâçon !...

M I C H E L .

Pourquoi pas ?

D U F E U I L L E T.

AIR: *Muse des bois et des accords champêtres* (de la romance de Florian, par M. Després.)

Quoi! deux états! la chose est singulière!....
Dans l'un des deux pourra-t-il réussir?
C'est bien assez d'une seule carrière,
Qu'avec honneur on cherche à parcourir.
Il doit trembler, dans sa verve indiscrete,
S'il fait trop mal les vers ou la maison,
Que les maçons ne l'appellent poëte,
Que les rimeurs ne l'appellent maçon.

M I C H E L.

Mais puisque vous employez l'épigramme, je puis vous répondre sur le même ton.

AIR: *J'étais bon chasseur autrefois.*

Si cet auteur, chez les maçons,
Des vers a fait l'apprentissage,
Par-tout on recoit des leçons
Dont un jour on peut faire usage.
Sachant, comme on fait applaudir
Ou décrier certaines œuvres,
D'autres que lui, pour réussir,
Auront employé des manœuvres.

Mais au fait; Monsieur, qui vous a dit que Michel fit des vers?

D U F E U I L L E T.

Comme j'en ai entre les mains.....

M I C H E L, à part.

C'est mon libraire. (*haut.*) En ce cas, Monsieur, pour vous prouver que je suis Michel, je vais vous parler de mademoiselle Augustine.

D U F E U I L L E T.

C'est donc bien vous qu'elle m'a recommandé dans sa lettre?

M I C H E L.

Oui, Monsieur.

D U F E U I L L E T.

Quoique sa recommandation doive être bien puissante auprès de moi, vous n'en aviez pas besoin; vos vers sont charmans.

MICHEL.

Vous allez me les acheter ?

DUFEUILLET.

Volontiers.

MICHEL.

Combien m'en donnez-vous ?

DUFEUILLET.

Je vous offre vingt-cinq louis.

MICHEL.

Quel bonheur !...

DUFEUILLET.

Monsieur, dans deux jours votre manuscrit sera sous presse, et je suis persuadé qu'il se vendra bien.

MICHEL.

Je le désire.

DUFEUILLET.

Maintenant que notre marché est conclu, veuillez me conduire chez M. Robert, que je le presse de terminer mon mariage avec ma chère Augustine.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, AUGUSTINE.

MICHEL.

La voici elle-même.

AUGUSTINE.

Dufeillet ici ! Ah ! mon ami, que vous arrivez à propos !

DUFEUILLET.

Ma chère Augustine, je priais Monsieur de me conduire chez votre père.

AUGUSTINE.

Que j'ai de plaisir à vous voir ! mais je crains que vous n'arriviez trop tard.

DUFEUILLET.

Pourquoi donc ? Aurais-je un rival ?

AUGUSTINE.

Non pas dans mon cœur, mais auprès de mon père. Au surplus, il vous sera facile de vous en débarrasser. Il n'est préféré que parce que qu'il a un misérable héritage de 1200 francs.

D U F E U I L L E T .

Douze cents francs comptant !...

A U G U S T I N E .

Et que mon père a sur-le-champ besoin de cette somme.

D U F E U I L L E T .

Je n'ai point d'argent.

M I C H E L .

Et les vingt-cinq louis que vous m'offrez ?...

D U F E U I L L E T .

Je vais vous faire de bons billets.

M I C H E L .

Des billets !... Ah ! je m'étais trop tôt livré à l'espoir de servir ma mère...

D U F E U I L L E T .

Nous voilà tous dans le même embarras,

M I C H E L .

Comment en sortir ? ..

D U F E U I L L E T .

Je ne vois aucun moyen....

A U G U S T I N E .

Ah ! mon Dieu !... mon Dieu !...

S C E N E X V I I I .

L E S M Ê M E S , M A R I E .

M A R I E .

Eh bien ! mon ami , as-tu vu ce libraire , t'a-t-il donné de l'argent ?

M I C H E L .

Oh ! mon Dieu , non

M A R I E .

Non ? Et ce maudit propriétaire qui a menacé ta mère de la faire arrêter !

M I C H E L .

Que devenir ?...

A U G U S T I N E .

J'aperçois M. Monnet avec mon père ; peut-être vont-ils nous tirer d'embarras.

SCENE XIX.

LES MÊMES, MONNET, ROBERT.

AUGUSTINE.

Ah! M. Monnet, venez, je vous en prie.

MONNET.

Qu'avez-vous, mes enfans? Qu'elle est cette dame?

MARIE.

La servante de sa mère.

MICHEL.

Dites son amie.

MONNET, à Michel.

Eh bien! vous n'avez donc pas terminé avec M. Dufeillet?

DUFEUILLET.

Monsieur, je vous cherchais pour vous apprendre l'embaras où nous sommes tous deux: Monsieur a besoin d'argent, et je n'ai pu lui offrir que des billets.

MONNET.

Ce qui est bien différent.

DUFEUILLET.

Moi-même j'aurais besoin d'une douzaine de cents francs pour attendrir Monsieur Robert.

MONNET.

Comment, mes amis, votre bonheur tient à si peu de chose.

ROBERT.

Si peu de chose! M. Monnet?

MONNET.

AIR: *Du Vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Vous voilà tous dans l'embaras,
L'inquiétude vous fatigue;
Je me connais en opéras,
Et je vais finir cette intrigue.
Chassez la crainte qui vous tient:
On ne doit rien voir de tragique
Dans un dénouement qui vous vient
De l'Opéra-Comique.

MICHEL.

Quoi! nous pourrions espérer!....

MONNET.

Malheureusement, je ne suis pas assez riche pour faire ici un trait de générosité... mais voilà ma maison qui s'avance ; il me faudra une petite bibliothèque de campagne : Dufeillet, je vous charge de me la fournir, et je vous donne mille écus d'avance.

D U F E U I L L E T.

Ah ! Monsieur, quelle manière délicate !...

MONNET, l'interrompant.

Ayez soin que les livres soient bien choisis.

D U F E U I L L E T.

Rapportez-vous en à moi. (à Michel.) Maintenant, Monsieur, je puis vous offrir de l'argent comptant.

M I C H E L.

Ah ! ma mère !... nous sommes sauvés !...

MONNET, à Michel.

J'ai lu votre pièce ; j'y trouve de jolies choses ; travaillez, mon ami, je me charge d'encourager vos essais ; il faut achever votre éducation, et prendre un état plus convenable à vos goûts et à votre talent.

M A R I E.

Monsieur ! comment s'acquittera-t-il envers vous ?

MONNET.

En faisant des pièces pour mon théâtre.

A I R : *Epoux imprudent* (M. Guillaume.)

Dépourvus de goût, de mérite,
Que d'auteurs on entend partout
S'écrier qu'ils vont au plus vite
Relever le temple du goût.
De ce temple qu'on veut refaire,
Oui, Michel pourra, s'il le faut,
Être l'architecte, et bientôt
En poser la première pierre.

SCÈNE XX et dernière.

LES MÊMES, LACOTTERIE.

LACOTTERIE.

Ah ! ça, j'vous cherche par-tout, moi ; j'viens d'chez le notaire ; il faut se marier ou travailler. Allons, Michel, à l'ouvrage donc ; vous restez là les bras croisés.... paresseux...

MICHEL, *avec élan.*

Je ne suis plus mâçon.

LACOTTERIE, *bas à Robert.*

Mes douze cents francs sont tout prêts, papa.

ROBERT.

Oui-dà ! tu as réfléchi... Eh bien ! moi aussi.

(*à Dufeillet.*)

M. Dufeillet, je vous donne la main de ma fille. (*Il unit Dufeillet et Augustine.*)

AUGUSTINE, *à Michel.*

Je n'oublierai pas que c'est encore votre ouvrage.

DUFEUILLET.

Et celui-là je ne saurais le payer ce qu'il vaut.

LACOTTERIE.

Comment donc ?... comment donc ?

MICHEL.

Je vous mettrai au fait.

MONNET.

Allons, morbleu ! de la joie !... (*à Michel.*) Et vous, mon ami, croyez qu'à l'avenir le sort sera moins injuste envers votre famille.

MICHEL.

Quelle bonne nouvelle pour ma mère !

LACOTTERIE.

Allons, nous, qui ne nous marions pas, remettons-nous à l'ouvrage.

ROBERT.

C'est ça, mes enfans. Et la petite chanson morale ?

VAUDEVILLE.

AIR : *Et tic et toc.*

(*de Richard Cœur-de-Lion.*)

Il faut bien diriger son choc,

Et tic et tic, et toc.

Frapper fort, ce n'est qu'un jeu ;

Frapper juste se voit peu.

Cette pierre est assez dure ;
Bien des gens ont, je vous jure,
Le cœur plus dur que cela.
Mais l'mal serait moins énorme,
Si j'pouvions les changer d' forme,
Comme j' faisons d' ces pierres-là.

T O U S.

Il faut, etc.

L A C O T T E R I E.

Je manque mon mariage,
Et je vais, s'lon mon usage,
M' consoler au cabaret.
Sans l'vin, qui fait qu'on oublie
Tous les peines de la vie,
Qu'est-c' que l'homme deviendrait ?
Des verres moi j'aime le choc,
Et tic, et tic, et toc.
Tant qu'on sait trinquer un peu,
L'plus grand chagrin n'est qu'un jeu.

T O U S.

Tant qu'on sait, etc.

M A R I E.

L'argent devient-il plus rare,
Ou l'homme est-il plus avare,
Personne ne peut payer ;
En vain un propriétaire
Va chez plus d'un locataire,
Pour recevoir son loyer ;
Tous les trois mois, il frappe *ad hoc*
Et tic, et tic, et toc.
Frapper fort, ce n'est qu'un jeu,
Frapper juste se voit peu.

T O U S.

Frapper fort, etc.

D U F E U I L L E T.

Je marche, faisant ensorte
D'aller frapper à la porte

(39)

De quelqu'auteur en renom,
Dont le livre me transporte,
Et dont l'esprit me rapporte,
Mais personne ne répond !
Il faut bien diriger son choc.
Et tic, et tic, et toc,
Frapper fort, ce n'est qu'un jeu,
Frapper juste se voit peu.

T O U S.

Frapper fort, etc.

M O N N E T.

Tel veut faire une satire,
Et d'un critique délire,
Remplit sa prose et ses vers.
A tort il croit qu'il nous drappe,
Lorsqu'avec force il nous frappe;
Et qu'il frappe de travers...
Il faut bien diriger son choc,
Ayez un peu d'estoc.
Frapper fort, ce n'est qu'un jeu,
Frapper juste se voit peu.

T O U S.

Frapper fort, etc.

M I C H E L.

Puissai-je dans la carrière,
Pour guide, prendre Molière,
Et *charpenter* comme lui !
Le temps qui lui rend justice,
Consolide l'édifice.
Qu'à sa gloire il a bâti.
Il disait, dirigeant son choc,
Sur le casque et le froc :
Frapper fort, ce n'est qu'un jeu,
Frapper juste se voit peu.

T O U S.

Frapper fort, etc.

AUGUSTINE.

L'auteur qui traça l'image
D'un poète en son jeune âge,
Tremble, et pour bonne raison.
En écrivant il désire
Qu'on ne vienne pas lui dire :
Ah ! soyez plutôt maçon.
De vos mains il attend le choc,
Et tic, et tic, et toc.
Frapper juste.... Ah ! c'est trop peu....
Frapper fort, ce n'est qu'un jeu.

T O U S.

De vos mains on attend, etc.

F I N.